

Mais avec cette homme d'une grande ambition et de grands moyens disparaissait toute une conception politique, et surtout culturelle, de l'Empire.

Jean VI était trop intelligent pour ne pas comprendre que le passé de domination ne peut plus revenir. Mais ce fin lettré était en mesure de se rendre compte que ce qu'on avait perdu comme puissance matérielle, comme territoire, comme finances, comme armée, comme vie économique peut être regagné par deux moyens : celui de la civilisation byzantine, qui continuait à détenir et à développer l'héritage hellénique, incomparable, et celui de la souveraineté oecuménique, sur tout l'Orient, de son Église, qui était, du reste, la seule libre parmi toutes celles de cette partie orientale de l'ancienne Monarchie chrétienne.

¹ Notre étude citée. Il mourut en 1383 seulement, chez son fils, en Morée. Des notes de chronique publiées par J. Müller. *Byzantinische Analekten*, le disent : „Ἐν ἔτει ἁγῶλά, ἰνδικτιῶνος ς', μηνι Ἰουνίῳ ιε', ἔκοιμήθη ὁ βασιλεὺς κῆρις Ἰωάννης ὁ Καντακουζηνός, ὁ μετονομασθεὶς Ἰωασάφ μοι γχός, εἰς τὴν Μωρέαν καὶ ἀτάφη ἐκεῖ. Son fils Mathieu était mort quelques jours auparavant (*ibid.*). Cf. Zakythinos, loc. cit., p, 116 et note 2.

² Il aurait voulu se former un fief de Démotika et d'Andrinople. Voy. Cantacuzène, III, pp. 47-49 ; Nicéphore Grégoras, II, p. 798 et suiv.

³ Sur ces autres fils de Jean VI, Cantacuzène, III, pp. 33, 49.

Il entendait parler, de tous côtés, chez les clients, chez les voisins, chez les ennemis même, le grec, ceux qui ne le connaissaient pas cherchant à transposer en slavon les trésors d'une grande littérature. Où n'était-il pas, en Europe et sur les marches de l'Asie, cet hellénisme qui avait remporté à travers les siècles tant de triomphes?

Si la Bulgarie, qui se borne à traduire les Byzantins et à imiter leur art, reste très slavonne, le frère du Tzar serbe est fort fier de sa descendance grecque, de sa parenté avec les Paléologues, étant le petit-fils de l'hypersébaste Jean et d'Irène, fille de Théodore le Métochite. Les Serbes de Thessalie entendent se rattacher tous à leurs antécresseurs byzantins. Douchane lui-même entretient une chancellerie grecque. Sur le bord de l'Adriatique, à Kanina et Avlona, les seigneurs, apparentés aux maîtres de Chtip, qui sont des despotes byzantins, pensent à faire valoir, en dépit de leurs noms slaves, l'ascendance byzantine¹. Le grand fondateur des couvents roumains de langue slavonne vers 1370-400, Nicodème, est un Serbe par sa mère, mais son père était Grec de Kastoria, et il avait été lui-même au Mont Athos². La réconciliation de l'Église byzantine avec le séparatisme serbe, au moins en ce qui concerne le despote Ougliécha, l'acte d'hommage du Siège de Peć³, contribuera essentiellement à la formation de cette synthèse.

On continue à employer le grec pour des fondations d'églises serbes au quatorzième siècle, comme ce fut le cas pour celle de Lesnovo, due au despote Jean Livère et à l'„impératrice“ Marie, sa femme⁴.

Au moment même où Byzance était sur le point de dis-

¹ „Spoménik“ de Belgrade, XI (1892).

² Voy. Grčić, dans l'„Archiv für slavische Philologie“, XI, pp. 354-363; Jireček, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, p. 197.

³ Voy. Migne, *Patr. Gr.*, CLII, c. 1439 et suiv.; Lascaris, dans les „Mélanges Diehl“, I, pp. 171-177.

⁴ Millet, *École Grecque*, p. 12; Νέος Έλληνομνήμων, XIX, p. 299; Jireček, dans la „Byz. Zeitschrift“, XIII, pp. 196-197.

paraître, sa littérature eut chez les Slaves voisins un nouveau regain de popularité. En effet, c'est alors que, en même temps qu'on retraduit en bulgare Zonaras (en 1332), Manassès, (1331-1340), Siméon le Logothète, quelques dizaines d'années plus tard, la traduction partielle du même Zonaras en serbe est de 1408, le moine Grégoire ayant travaillé au couvent de Chilandarion¹. Euthyme de Trnovo, Théodore, Grégoire Tzamlak, d'un côté, Constantin le Philosophe, de l'autre sont, dans leurs ouvrages originaux, des Byzantins d'âme, sans mélange².

Du côté des îles latines, mais pas aussi latinisées, on écrivait dans l'Archipel des documents en grec³, et on voit Dorino Gattiludio, descendant d'une soeur de Jean V, adopter l'aigle bicéphale et faire écrire son nom et ses titres de cette façon : Ντόρις Παλεολόγος — donc d'abord Paléologue — ὁ Γατελιούζος καὶ αὐθέντης τῆς Παλαιᾶς Φωκέας, avec la date byzantine de 6932 de la Création du Monde⁴. C'est en grec que Dominique Gattiludio demande des poissons à Manuel Sophiano⁵.

La foi latine elle-même paraissait s'en aller peu à peu : une Gattiludio, Hélène, devint la femme du despote serbe Étienne et une fille de Dorino épousa le frère de l'empereur de Trébizonde⁶. Un Jean Kanaboutzès dédiera à un de ces Gattiludio

¹ Bidlo, dans les „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, VI, p. 196; Miloš Weingart, *Byzantinische Chroniken in der kirchenslavischen Literatur*.

² Voy. Fr. Dvornik, *La carrière universitaire de Constantin le Philosophe*, dans les „Byz.-Slavica“, III¹ (1931), pp. 59-67.

³ Sur un poème grec de Marino Falier, John Schmitt, dans le *Δελτίον* d'Athènes, IV (1893), pp. 291-308.

⁴ Lampros, dans le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 446. Cf. *ibid.*, V, pp. 39-40. D'après les *Geste et chroniques de la Maison de Savoie*, publiées par Servian (1879), II, pp. 138-139, 143 (cf. aussi le *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, p. 489), François Gattiludio, étant auprès d'Amédée VI à Gallipoli et Mésembrie, est désigné comme „sachant le grec“.

⁵ Lampros, dans le même *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VII, p. 87.

⁶ W. Miller, *ibid.*, VI, pp. 489, 492.

quoi François Gattilusio, profitant de la présence chez lui, à Lesbos, de Jean sans Peur et de Henri de Bar, offrit par leur moyen au roi de France, Charles VI, qui n'en eut cure, au nom de celui qui devait épouser sa fille Eugénie, le despote Jean de Sélymbrie, jadis, quelques mois, Jean VII, empereur de Constantinople, la cession de l'Empire pour une rente annuelle de 20.000 florins d'or et un château de refuge en France : il espérait ainsi mieux assurer l'avenir d'Eugénie¹. Son prédécesseur homonyme avait averti dès 1356 le Pape que l'empereur Jean V est prêt à admettre l'Union des Églises².

Nous avons déjà cité ce qui se passa en Chypre, où l'historiographie, commencée en français par des barons, finira en grec chez les secrétaires indigènes, Machéras et Boustron³. Mais aussi telles autres lettres adressées au „grand-duc“ de Rhodes et à „l'évêque de l'île et des Cyclades“ sont rédigées dans le même style courant⁴.

Seulement dans le domaine de l'art la concurrence serbe faite à l'Empire est relevée par un grand essor propre sur tous les territoires dominés par les Némanides ou leurs vassaux. A côté des grands monastères connus, de Stoudénitza à Nagoritchani, on a les jolies églises de Prilep (St. Démètre, St. Nicolas, à la si belle façade, St. Athanase la Vierge et St. Pierre, Treskavitzza, les Saint Archanges, Zrzé dans les environs), rivalisant avec le nombre des églises, plus vieilles, d'Ochrida, dans toutes les vallées, de Koutchévichté à Débra, à Matéitch, à Lesnovo, à Spasovitzza, à Poganovo, à Zémen, on retrouve les églises à la façon grecque de province, à l'appareil en briques artistement combinées, au grecieux tambour qui surplombe la voûte. Les portraits des

¹ Lampros, dans le *Néος Ἑλληνομνημῶν*, X, p. 248 et suiv.

² *Ibid.*, XII, pp. 474-476. Cf. Hasluck, *Monuments of the Gattilusii*, dans l'„Annual of the British School of Athens“, XV, pp. 248-269.

³ Voy. notre *France de Chypre*, Paris 1931, p. 195 et suiv.

⁴ Lampros, dans le *Néος Ἑλληνομνημῶν*, VI, pp. 32-34.

fondateurs, rois et princes, s'inclinant devant les saints ou se dressant, humainement magnifiques : le gros empereur Ouroch, Vlkachine à la blanche barbe de moine, Ouroch I-er avec sa douce compagne Hélène, le despote Olivier et sa femme, forment une des galeries les plus intéressantes de cette peinture vraiment individuelle, réaliste, qui caractérise l'époque¹.

L'Évangélaire bulgare de Londres reproduit un modèle grec de Paris, tout en changeant plus d'une fois les costumes et l'armement d'après l'exemple de la ville réelle environnante².

Un byzantinisme nouveau — car Byzance est la „synthèse toujours ouverte“³ — se forme ainsi, s'assimilant la vie culturelle, surtout artistique, des Occidentaux, alors que la forte emprise de ceux-ci s'assimile en politique de plus en plus ce qui reste byzantin. Des marchands italiens qui faisaient une partie de leur vie en Orient byzantin et une autre dans leur patrie vénienne, génoise, florentine sont les agents naturels de cette transmission, qui est double, car l'Occident adopte aussi la technique et même les types byzantins⁴. On observe dans le nouvel art des Paléologues

¹ Beaucoup d'entre elles chez M. Petkovitch, *La peinture serbe du moyen-âge*, Belgrade 1930. Cf. Vlad. Rozov, dans les „Byz.-Slavica“, I, p. 10 et suiv. Influences occidentales dans Ocounev, *ibid.*, II, p. 74 et suiv. (surtout pl. IX); M-me Wratisslaw Mitrović et Ocounev, *ibid.*, III, p. 134 et suiv.; les Albums, publiés à Prague, de M. Ocounev. On pourrait faire les mêmes observations sur la sculpture en bois, dont traite M. Sotiriou, dans les „Mélanges Diehl“, II, pp. 171-180.

² Voy. B. Filow, dans le „Bizantion“, IV, p. 31 et suiv. Cf. le même, dans les „Spisanié“ de l'Académie Bulgare, XXXVIII (1928).—Cf. Jerphanion, *L'art byzantin chez les Slaves des Balkans*.

³ Voy. notre conférence sur ce sujet à la Société des conférences de Catalogne, dans le recueil publié à Barcelone en 1931.

⁴ Voy. Ottolenghi, *Influenze orientali sul Rinascimento*, dans l'„Ateneo Veneto“, XXV², pp. 170-186; Th. Schmidt, *La renaissance de la peinture byzantine au XIV-e siècle*, dans la „Revue archéologique“, 1912, pp. 127, 142; Jerphanion, *La nouvelle théorie sur la „renaissance“ de l'art byzantin*

les mêmes mouvements libres, les mêmes figures franches, les mêmes allures de spontanéité dans les mosaïques de la „Moné tès choras“, la „Notre Dame des Champs“, devenue la Kahrié-dchamissi, refaite par Théodore le Métochite ¹, puis, pour la peinture du treizième et surtout du quatorzième siècles, dans les églises de Mistra, à l'Hagia Trias de l'Argolide (1245), à la Parigoritissa d'Arta, une si belle bâtisse, d'un style original et nouveau, à l'Omorphé d'Égine (1282), et surtout dans l'église de Spiliais de l'île d'Eubée, avec son impérial Christ de toute beauté (1311) ², puis à Délos même ³. Le portrait surtout est comme renouvelé à cette époque ⁴. Dès la fin du

sous les Paléologue, dans la „Revue de l'art chrétien“, LXIII (1913), pp. 196-200; Pokrovski, *Peinture murale des anciennes églises grecques et russes*, Moscou 1890; Sotiriou, *Die byzantinische Malerei des XIV. Jahrhunderts in Griechenland*, dans les *Ἑλληνικά*, I (1928), pp. 95-113. Cf. Schultz et Barnsley, *Architecture byzantine en Grèce* (cf. Krumbacher, dans la „Byz. Zeitschrift“, III, p. 223).

¹ Millet, *Monuments byzantins de Mistra*; Alpatoff, *Rapport sur un voyage à Constantinople*, dans la „Revue des études grecques“, juillet-septembre 1926; Alexander Rüdell, *Die Kabrie-Dschamissi in Konstantinopel*, Berlin 1908; Theodor Schmidt, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople, XI; Del Medico, dans le „Byzantion“, VII, p. 123 et suiv. Sur l'aspect monumental de Constantinople à la même époque: *Andanças y viajes de Pero Tafur*, dans la „Collecion de libros españoles raros o curiosos“, VIII; Vasiliev, dans le „Byzantion“, VII, p. 33 et suiv.; *Νέος Ἑλληνομνημῶν*, III, p. 249-250. Sur la Pammakaristos des Paléologues, *ibid.*, I, p. 280 et suiv.

² Sotiriou, loc. cit. — Dans une inscription de 1315, Xénos Psalidas est intitulé: *ἐλῆς Θεταλλάς ἄριστος ζωγράφος*; Lampros a donné dans le *Νέος Ἑλληνομνημῶν* la liste des peintres avant 1453 (V, p. 270 et suiv.; VI, p. 210 et suiv.; VII, p. 487-488; VIII, pp. 235-236).

³ M. Bulard, *Peintures murales et mosaïques de Délos*, dans les „Mémoires Piot“, XIV (1908). Les nouvelles fondations en province ne manquent pas. Ainsi Sitza en Laconie, Deffner, *Archiv*, p. 184; S-te Sophie d'Ochrida, datée, avec la mention des *Μουσῶν ἔθνη*; Gelzer, *Ochrida*, p. 14; autre église d'Ochrida, due au grand joupán André *ὁ Φογᾶς* (1378); *ibid.*, p. 15; Bylizés près d'Arta, Lampros, dans le *Δελτίον* d'Athènes, IV.

⁴ Millet, *Portraits byzantins*, dans la „Revue de l'art chrétien“ 1911 (Théodore Paléologue à Brontochion; le Paléologue de Mégaspiléon).

du Tzar Alexandre, lui fournit un des meilleurs sujets romantiques¹. Rédigées dans une langue courante, très facile, les discours religieux du patriarche Philothée (1354-1355, 1364-1376), représentent dans ce quatorzième siècle, si partagé entre des courants inconciliables, l'ancienne éloquence de la chaire, sans aucun mélange d'influences classiques². Enfin, ce siècle et le quinzième sont assez riches en fait de pèlerinages grecs aux Lieux Saints³: ainsi celui de Perdikas, protonotaire d'Éphèse⁴.

Dans la littérature religieuse de caractère polémique, agressif, parmi les continuateurs de Manuel Holobolos⁵, le secrétaire si doué de Michel Paléologue, devenu moine par horreur pour les péchés politiques de l'époque, penseur, poète d'hymnes, interprète des philosophes, on a relevé avec raison le courage que Joseph Bryennios⁶ montre en s'attaquant, sans considération de rang, à tous les défauts

¹ Cf. évêque Arsène, *Calliste, Patriarche de Constantinople* (en russe).

² Évêque Arsène, *Filothéou patriarcha konstantinopolskago XIV-véaka tri réatchi k episkopou Ignatiou*, Novgorod 1893. Son ami, Nil de Rhodes, „Byz. Zeitschrift“, IV, pp. 370-373 (d'après Arsène). — Pour le patriarche Euthyme II (1410-1416), „Revue des études grecques“, VI (1893), pp. 271-272.

³ Papadopoulos-Kérameus, *Ἰστορικὴ ἀναμνηστὴρ τῶν ἀγίων τόπων ἐκ τοῦ XIV, XV καὶ XVI αἰῶνος*, Pétersbourg 1903.

⁴ Éd. Papadopoulos-Kérameus, dans les publications de la Société palestinienne russe, XXIX (1890).

⁵ Sur Holobolos: *Manuelis Holoboli Orationes II*, éd. Treu, „Programm“, Potsdam, 1907; Sidéridis, *Μανουὴλ Ὁλοβόλου ἐγκώμιον εἰς τὸν ἀτοκράτορα Μιχαὴλ ἡ' τὸν Παλαιόλογον*, dans l' *Ἐπετηρίς τῶν ἑλληνικῶν σπουδῶν*, III, pp. 85-93; évêque Arsène, *Manuel le rhéteur* (en russe), Moscou 1890; Treu, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 538 et suiv.; C. Wendel, *ibid.*, XVI, pp. 460-467; *ibid.*, XIX, pp. 331 et suiv.; Rostagno, dans les „Studi italiani di filologia classica“, V (1897), p. 287 et suiv.; Béés, *Ἐκθεσις*, p. 40.—Sur le programme des écoles (prières, Euripide, Théophylacte Simokatta, tables), Drexl, dans les „Bayerische Blätter für das Gymnasialwesen“, 1922.—Sur Bryennios, éd. Boulgaris, Leipzig 1768-84; Philipp Meyer, dans la „Byz. Zeitschrift“ V, p. 74 et suiv.

⁶ Voy. aussi L. Oeconomos, dans les „Mélanges Diehl“, I, pp. 225-233.

de cette société mourante des Paléologues. C'est aussi un nationaliste, qui aurait préféré que les murs de Constantinople, qu'il prise tant, soient réparés, au lieu du luxe des maisons à trois étages. Parmi ses contemporains, facilement résignés aux misères du temps, il est le seul qui se tourne avec une passion fanatique contre les Turcs, qu'il accuse des vices les plus ignobles. Les Latins ne plaisent pas non plus au défenseur de la doctrine orthodoxe concernant la procession du Saint Esprit, qui cependant fréquenta au concile de Constance des Occidentaux, et il trouvera des phrases de critique amère contre Démètre Cydonès. Ce qui ne l'empêchera pas de mettre en vedette tout ce qu'il sait concernant l'antiquité classique. On trouve avec plaisir au milieu de l'étalage de sa science tel tableau de nature ¹.

La fureur théologique se dépense encore largement dans la Vie de St. Ignace par le prétendu Nicétas le Paphlagonien, oeuvre du quatorzième siècle ¹, alors que le vrai Nicétas aurait participé aux querelles du même genre au neuvième.

A ce même groupe de lettrés, pendant ce siècle dont l'activité montre combien l'Empire et la culture étaient choses différentes, appartient aussi Manuel Moschopoulos, épistolographe et défenseur de l'orthodoxie contre les Latins ². Neveu d'un archevêque de Crète, il lui arrive de naviguer sur les eaux de la Méditerranée. Il ressemble dans cette qualité, qui ne sera bientôt plus rare, d'homme qui a voyagé dans les pays des Latins, à ce Jean Kyparissiotès,

¹ Ph. Mayer, *Des Joseph Bryennios Schriften, Leben und Bildung*, dans la „Byz. Zeitschrift“, V, p. 74 et suiv.; le même, *Joseph Bryennios als Theolog*, dans les „Theologische Studien und Kritiken“, 1896, p. 282 et suiv.; aussi Dräseke, dans la „Neue kirchliche Zeitschrift“, VII, p. 208 et suiv.

² Papadopoulos-Kérameus, dans le „Viz. Vreménik“, VI (1899), pp. 13-38. Opinion contraire de Vasilievski, *ibid.*, pp. 39-56. Cette opinion est acceptée, avec violence, par E. Kurtz, „Byz. Zeitschrift“, IX, pp. 275-276. Mais on peut se demander si la même passion qu'on retrouve au quatorzième siècle concorde avec le neuvième.

³ L. Levi, dans les „Studi italiani di filologia classica“, X (1902), pp. 55-72. Cf. Heisenberg, dans la „Byz. Zeitschrift“, XI, pp. 581-582.

qui, ayant pu s'approprier les éléments d'une science dogmatique complète, accompagna le Pape Grégoire XI pendant son voyage romain ¹, au cours duquel le „philosophe grec“ fut l'objet d'une attention spéciale de la part de la Cour pontificale, où avait été invité aussi ce Démètre Cydonès, le grand épistolographe de l'époque, dont il sera question plus loin. C'est un réconcilié avec Rome, comme Bekkos, mais l'espèce était rare.

Cette ardeur combattive passe aussi dans un autre domaine que la polémique contre les Latins. Un moment vient où l'esprit italien, empreint du mysticisme franciscain ², s'unit aux tendances mystiques rapportées d'Asie pour se choquer avec l'esprit discipliné du couvent constantinopolitain.

Les moines d'Athos ³ avaient des opinions politiques aussi : on les voit intervenir auprès de l'impératrice Anne pour réconcilier les deux empereurs ⁴. A côté d'eux, pour opposer les grands intérêts de l'orthodoxie aux ambitions mesquines des combattants pour la couronne, il y avait dans tout l'Empire ces „enragés“ qui étaient les zélotes, „ennemis“ des „politiques“, c'est-à-dire, un peu, des politiciens. La plèbe était toujours à côté des moines turbulents ⁵; le temps des conflits entre Verts et Bleus paraissait revenir, mais le Cirque était transporté maintenant au cercle où l'État opportuniste était aux prises avec l'Église immuable et éternelle. On se rattachait,

¹ Voy. Mercati, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 496 et suiv. — Pour ses oeuvres, Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 106 et suiv. — Un Thessalonicien, le rhéteur Théodoule Magistros, a raconté son voyage à Constantinople, où il venait défendre un général qui s'était gagné des mérites envers la ville; Treu, dans les „Jahrbücher für classische Philologie, Supplementband“, XXVII, 1, Leipzig 1900.

² Il y a une traduction grecque des oeuvres de St. François; „Échos d'Orient“, 1929, p. 167 et suiv.

³ Un diplôme aragonais pour les défendre des Catalans; Finke, *Acta*, no. 554 (1308).

⁴ Cantacuzène, II, pp. 209-210; Nicéphore Grégoras, II, p. 620.

⁵ *Ibid.*, I, pp. 165, 193, 360. Cf. Pachymère, I, pp. 277, 280, 314.

du côté des „démocrates“ fanatiques, à l'opposition des anciens patriarches de Nicée, comme cet Arsène qui avait voulu jouer envers l'empereur Michel le rôle d'Ambroise envers l'empereur Théodose¹. Dans la querelle entre les deux empereurs homonymes, les „zélotes“ populaires étaient légitimistes².

On était disposé à s'accrocher à n'importe quel prétexte d'agitation, car l'agitation était un but, pas un moyen, pour les fauteurs de désordre, auxquels l'intérêt de l'État était absolument indifférent. Si dans le motif choisi il y avait en même temps de quoi attaquer les Latins, ces terribles concurrents économiques, non seulement à Constantinople, mais aussi à Thessalonique et dans tous les ports, d'autant mieux.

Or un Grec de Calabre, Barlaam, employé pour promettre au Pape l'union, moine vivant de la vie nerveuse de l'Italie, osa s'en prendre, orthodoxe envers des orthodoxes, à la conception quatre fois séculaire du Mont Athos, du couvent de contemplation sacrée³.

Car il n'y a en lui rien de mystique dans le sens occidental, celui de l'*Imitation de Jésus-Christ*, à laquelle on pouvait opposer des interprétations subtiles comme celles de l'archevêque thessalonicien Grégoire Palamas, ancien moine de l'Athos (c. 1296-1357-8), qui fut le chef des „hésychastes“⁴,

¹ A ajouter sur les „Arséniates“ V. Laurent, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 489 et suiv.; Sykoutris, dans les *Ἑλληνικά*, III, pp. 15-44. Cf. les opinions de Trotzki résumées par M. Vasiliev, ouvr. cité, II, pp. 256 et suiv.

² Voy. Tafrali, *Thessalonique au XIV^e siècle*. Cf. Iakovenko, dans le „Viz. Vreménik“, XXI, p. 180 et suiv.

³ Voy. Giannantonia Madalari, *Frà Barlaam Calabrese, maestro del Petrarca*, Rome 1888. Déjà un Aspasios, appelé de Calabre vers 1306, avait été le maître de latin de Charménopoulos: voy. Fuchs, *Schulen*, p. 65.

⁴ Voy., sur les hésychastes, Dräseke, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLIII (1899), pp. 427-436; *Les Hésychastes avant le XIV^e siècle*, dans les „Échos d'Orient“, V, p. 1 et suiv.; *Ἐκκλησιαστικός Φάρος*, V (1911). Sur le rôle de Grégoire le Sinaïte (de Chypre), „Byz. Zeitschrift“, IV, pp. 200-207; J. Bois, dans les „Échos d'Orient“, V pp. 65-73; le même, *Les débuts de la controverse hésychaste*, *ibid.*, pp. 353-362. —

mais le fond était l'ancien. C'était pour les chauvins grecs comme une attaque napolitaine sur la côte de l'Épire. Encore un défi auquel il fallait nécessairement répondre.

Autour d'une discussion sur la lumière immatérielle du Mont Tabor, qui détermina des débats de concile dans la misère politique et économique de Constantinople¹, se groupa, comme de coutume, tout ce qu'il y avait de rancunes amères, de revanches inassouvies². Les Massaliens, les „bogomiles“³, les imitateurs des Hindous omphalopsychites, furent attaqués non seulement par le moine étranger, qui osa prêcher à Constantinople et chercher un refuge dans la tumultueuse Thessalonique, pleine de Latins, devant lui être favorables, mais aussi par les représentants du clergé laïque cultivé, des successeurs de Blemmyde, de ceux qui

Sur Palamas, *Gregorii Thessalonicensis X orationes*, éd. C. F. Matthaei, Pétrougrad 1876; Τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν Γρηγορίου, ἀρχιεπισκόπου Θεσσαλονίκης τοῦ Παλαμᾶ ἑμιλίαι τεσσαράκοντα καὶ μία; Jérusalem 1857; Sophocle C. ὁ ἐξ Οἰκονόμων, 122 *Homélies*, Athènes 1861; *Décatalogue du Nouveau Testament*, Athènes, 1851; A. K. O., *Gregorii Palamae Pro-soporo-peia*, éd. Alb. Zahnicer, Halle 1884; une épître dans le *Δελτίον* d'Athènes, 1889, pp. 227-234 (éd. Treu); Migne, *Patr. Gr.* CL-CLI; Gr. Ch. Papamichaïl, Ὁ ἄγιος Γρηγόριος Παλαμᾶς, Pétrougrad-Alexandrie 1911 (bibliographie, p. 41 et suiv.; cf. le même, dans l'*Ἐκκλησιαστικὸς Φῶρος*, 1908, pp. 297-339); „Byz. Zeitschrift“, V, p. 636; Papadopoulos-Kérameus, *ibid.*, VIII, p. 70 et suiv.; Jugie, *Grégoire Palamas et l'immaculée conception*, dans la „Revue Augustinienne“, IX (1910), pp. 567-574; Νέος Ἐλληνομνήμων, XVI, p. 3 et suiv.; Ph. Meyer, dans la „Realencyclopädie für protestantische Theologie und Kirche“, 3-e édition, XIV, pp. 599-601; Bécés, dans l'*Ἀθηνᾶ*, XV (1904), p. 638 et suiv.; XVIII (1905), p. 39 et suiv. Aussi J. Bois, *Le synode hésychaste de 1341*, dans les „Échos d'Orient“, VI, p. 50 et suiv. Pour son successeur Grégoire Kalothétis, Bécés, dans la „Byz. Zeitschrift“, XVII, p. 86 et suiv.

¹ Voy. Nicéphore Grégoras, II, pp. 749 et suiv., 781 et suiv.; le voyage de Tafur (éd. espagnole, Madrid 1874; trad. anglaise, Londres-New-York 192^a); Guy le Strange *Clavijo, Embassy to Tamerlane, 1403-1406*, Londres, 1928; M-me de Khitrowo. *Pèlerinages russes. D'autres récits de voyage* dans Vasiliev, ouvr. cité, II, pp. 378-380.

² Vasiliev, dans les „Studi bizantini“, III (1931), pp. 153-154.

³ Nicéphore Grégoras, II, p. 714 et suiv.

fluence des passions sociales : n'oublions pas que dans cet Occident avec lequel on est de plus en plus lié c'est l'époque des troubles bourgeois à Paris aussi bien que de la jacquerie des paysans de France. On pille d'un camp à l'autre entre les murs de la cité impériale, et la plèbe montre des instincts sanguinaires rentrés jusqu'ici ; des sobriquets sont lancés, comme celui de *τοιχώρυχοι*, créé ou recueilli par Cantacuzène lui-même. La classe moyenne, les *μέσοι τῶν πολιτῶν*, en souffrit aussi ¹.

Mais ce n'est pas dans la mêlée entre barlaamites et palamites, mais bien à côté, qu'est le vrai, le grand mystique de l'époque, Nicolas Cabasilas († 1371), un Thessalonicien, de même que son oncle Nil, successeur de Grégoire Palamas dans le Siège de cette ville, mais qui passa vers le commencement de ce siècle à Constantinople, où il avait un parent et où il fut bien reçu à la Cour. Il est l'auteur de commentaires théologiques, d'un écrit violent contre Grégoras, de fait le plus grand théologien de l'époque, d'une critique de l'usure, de deux éloges de saints ; ses lettres paraissent plus importantes que ces exercices de rhétorique ². Mais ce qui lui fixe un rang si haut dans la pensée du temps c'est son mysticisme fervent et pur, qui, par dessus le baptême et le mystère de la communion, place la réunion avec le Christ par l'Amour : il devançait, dans l'idée sinon dans la forme, si douce en Occident, l'auteur de l'*Imitation* ³.

¹ *Ibid.*, pp. 177-181.

² Migne, *Patr. Gr.*, CXLVII. CL ; Lambros, dans l'*Ἑλληνομνήμων*, II, pp. 299-323 ; Théophile Ioannou, *Μνημεῖα ἀγιολογικᾶ*, Venise 1884 ; Elter et Rademacher, *Analecta Graeca*, Bonn 1899 ; Jugie, dans les „Izvestia“ de l'Institut russe de Constantinople ; XV ; Guillard, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, p. 96 et suiv.

³ Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 158 et suiv. (avec la bibliographie). *Ibid.*, p. 109 et suiv., sur son oncle Nil, le métropolitain de Thessalonique. Surtout : Gass, *Die Mystik des Nikolaus Cabasilas vom Leben in Christo*, 2-e édition, Leipzig 1899 (la première est de Greifswald, 1849). Cf. Guillard, *La correspondance de Nicolas Cabasilas*, dans la „Byz. Zeitschrift“, XXX, pp. 96-102.

Les deux Kabasilas, dont Nicolas écrivit à côté de la Vie de S-te Théodore, celle du Christ, d'une sentimentalité toute occidentale, qui sert à caractériser l'état d'esprit de Byzance au quatorzième siècle¹, appartiennent à la même direction.

Dans Thomas le Magistros, devenu le moine Théodoule, on voit combien un esprit nouveau, plus sage, plus compréhensif, plus humain, correspondant à celui de la Renaissance occidentale, qu'il précède d'assez loin, distingue ce monde byzantin des Paléologues au commencement de ce siècle. L'éloge de Grégoire de Nazianze est en même temps une étude de critique littéraire, de psychologie appliquée et une prédication d'un style qui a à peine à voir avec le commun de la théologie traditionnelle. La défense, devant l'empereur, du général Chandrénos, „calomnié“, a l'ampleur d'un plaidoyer de Cicéron, et les renseignements historiques sont précis, circonstanciés. L'auteur recourt au trésor littéraire de l'antiquité, d'Eschyle à Aristophane, d'Oppien à Diogène Laërce, dans ses épîtres, de saveur classique, à ses intimes ou à ses protecteurs. Il invoque toute la géographie pour faire l'éloge de l'île de Chypre. Entre lui et entre Grégoras il y a dans le domaine de l'érudition littéraire un vrai assaut d'armes. Son traité d'éducation adressé à Andronic II n'a pas la sécheresse de celui d'un Blemmyde; un catéchisme du sujet byzantin est mis à côté; il y dissuade les parents de confier leurs enfants aux sophistes². La géographie de l'Arabie par Philostorge intéresse Thomas au plus haut degré. Combattant Libanius, il s'incline devant le talent du rhéteur. Des documents sont intercalés pour l'époque après Constantin-le-Grand. Le vrai sentiment se mêle seulement lorsqu'il s'agit de prôner les avantages de la vie monastique.

Mais la place est occupée surtout par les rhéteurs profanes.

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CL. Sur lui aussi „Actes du III-e congrès d'études byzantines“, p. 130.

² Migne, *Patr. Gr.*, CXLV.

Parmi eux, Georges Lécapène, moine de Thessalie à cette époque, n'est au fond qu'un simple commentateur, malgré cette histoire du Monde qu'on lui a attribuée. Son rôle est celui du grammairien et, s'il a écrit des lettres dont telle est d'une tournure élégante, c'est pour lui servir de texte à ses propres explications¹.

A la même catégorie des rhéteurs, auteurs de lettres et d'éloges, rentre un autre membre du cénacle autour de Cantacuzène, Théodore Pédiasimos².

Une littérature philosophique surgit à côté.

En attendant l'oeuvre de Manuel Paléologue, Mathieu Cantacuzène, fils de Jean VI, est l'auteur de deux discours, dont l'un traite de la curiosité de savoir et l'autre des „trois puissances de l'âme“³.

On a essayé aussi d'esquisser une vie de ce „philosophe Joseph“, originaire de Sinope, ami de Grégoras aussi, dont se rappelait avec piété Théodore le Métochite⁴. On consi-

¹ Voy. Siegfried Lindstam, *Georgii Lecapeni epistulae X priores cum epimerismis*, edd. Siegfried Lindstam, Upsal 1910; cf. „Eranos“, XIX, pp. 57-92; *Byz. Zeitschrift*“, VII, p. 400; Mordtmann et S. Aristarchi, dans le „Sylloge“ de Constantinople, XXV, partie archéologique. Sur Lécapène et Zaridas, Dölger, dans la „Deutsche Literaturzeitung“, 1926, c. 1440 et suiv. Une large place lui est faite dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 558-60.

² *Theodori Pediasimi eiusque amicorum quae exstant*, éd. Treu, dans le programme du Gymnase Victoria de Potsdam, 1899.

³ Publiés pour la seconde fois par de Boor, dans le *Παρνασσός* de 1888. Son commentaire sur la Bible, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, VI, p. 85. Cf. Jugie, *L'éloge de Mathieu Cantacuzène par Nicolas Cabasilas*, dans les „Échos d'Orient“, XIII (1910), pp. 338-343.

⁴ Treu, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 1 et suiv. Cf. Dräseke, dans la „Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie“, XLII (1899), pp. 612-620; Terzaghi, dans les „Studi italiani di filologia classica“, X, 1902, pp. 121-123. Un Jean Kamatéros: L. Weigle, *Johannes Kamateros, Εισαγωγή ἀστρονομίας*, Prague-Würzburg, 1907 (aussi Leipzig-Berlin 1908; voy. aussi Regel, ouvr. cité, p. 44 et suiv. Un Théodore Kamatéros, „Byz. Zeitschrift“, XIX, p. 7 et suiv.: épitaphe par Tzetzès). Comme auteur d'ouvrages sur la médecine, voy. *Victoris de Falco in Ioannis Pediasimi libellum de partu*

dérait comme „philosophe“ Démètre Chrysoloras, plutôt parce que cet esprit vivace s'intéressait aux sciences¹.

La poésie est représentée par les vers d'un Nicéphore Choumnos († 1327)². Ce qu'on a appelé „les poésies“ de Théodore le Métochite (c. 1270–13 mars 1332), auteur de lettres, n'est que l'offrande pieuse à ce monastère „tês choras“ qu'il a refait complètement et où il a fini ses jours. Et encore peut-on se demander si ce travail de versification avec des mots cueillis dans les anciens n'est pas l'oeuvre d'un autre³.

Un vrai poète, comme l'avait été seul Constantin Manasse, tout plein du sens de la beauté et capable d'être touché par ce que l'âme humaine a de plus délicat et de plus profond, est, dans ce quatorzième siècle, où des aromes latines flottent dans l'air comme jamais auparavant, Manuel Philès⁴.

Philès (–1336) n'est pas tout à fait un Prodrôme *redivivus* ; la muse de cet Éphésien, élève de Pachymère, qui

septemmenstri ad novemmenstris modum editum, Naples 1923.— Un moine du Prodrôme, Néophyte, donne un lexique pharmaceutique ; Vilh. Lundström, dans l'„Eranos“, 1904, pp. 125-155.

¹ Sur lui et ses lettres, „Byz. Zeitschrift“, III, pp. 599-601 ; Treu, *ibid.*, XXX, p. 106 et suiv. ; Νέος Ἑλληνομνήμων, XII, p. 400 et suiv.

² Cf. C. Martiri, *Spigolature bizantine: i versi di Niceforo Chummos*, Naples 1900 ; „Byz.-neugriech. Jahrbücher“, IV, p. 96 et suiv. ; Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 139.

³ M. Treu, *Dichtungen des Gross-Logotheten Theodoros Metochites*, dans le „Programm“ du Gymnase Victoria, Potsdam 1895 ; Guiland, *Le Palais de Théodore Métochite*, dans la „Revue des études grecques“, XXX, pp. 82-95 ; van de Vorst et Delehay, ouvr. cité, p. 35 ; Treu, dans la „Byz. Zeitschrift“, VIII, p. 1 et suiv. ; Νέος Ἑλληνομνήμων, VII, p. 140 ; XIV, p. 108 ; „Byzantion“, III, p. 265 et suiv.—Sur l'ἔκφρασις d'un Manuel Phakrasis τῷ Κατακουσινῷ, „Syllogue“ de Constantinople, XVI, p. 37 ; Νέος Ἑλληνομνήμων, XIII, p. 23 et suiv.—Sur un Michel Moschopoulos, Papadopoulos-Kérameus, dans la „Byz. Zeitschrift“, XX, p. 215 et suiv.—Sur les „Monodies“ d'Alexis Lamprénos, Νέος Ἑλληνομνήμων, XI, p. 359 et suiv.

⁴ Éd. Miller, 2 vol.

ne pouvait pas lui inspirer un pareil esprit, cet homme, capable de se brouiller avec les puissants jusqu'à devoir entrer en prison, est beaucoup plus multilatéral et choisit parfois des sujets aussi difficiles que celui emprunté à Élien et à Oppien ; s'il fait l'éloge de Jean Cantacuzène, l'empereur lettré le méritait bien. Son goût pour l'art nous a donné des descriptions précieuses. On peut lui pardonner d'avoir cru, comme plusieurs écrivains de la Renaissance occidentale, qu'un poète sans profession doit trouver lui aussi un morceau de pain¹.

Dans ses poésies il y a sans doute cette large partie de genuflexions devant Andronic Paléologue, par lequel seul Philès déclare vivre — sans oublier l'impératrice Yolande —, et de vieille rhétorique usée, de compliments adressés à ses amis, entre autres Jean Cantacuzène, de collections de mots rares et archaïques, mais, si rien n'est plus plat que l'énumération des victoires de tel protostrator byzantin, on respire la fraîcheur des sources dans les vers où il commence par opposer à l'„hiver dur“ la „douceur de l'amitié“.

Mais c'est le cénacle autour de Cantacuzène et après lui modèle pour les cercles que l'Italie vit éclore au quatorzième siècle dans ses principaux centres, qui attire par une correspondance, composée et fardée autant qu'on veut, mais d'une

¹ Éditions : *Manuelis Philae Carmina Graeca*, éd. G. Weinsdorf, Leipzig 1708 ; F. Lehrer et F. Dübner, *Poetae bucolici et didactici*, Paris 1846 ; Miller, *Manuelis Philae Carmina*, Paris 1855-1857 ; éd. Miller des Poésies, *Carmina*, 2 vol., Paris 1855-57 ; Emidio Martini, dans les „Rendiconti del r. Istituto Lombardo“, série 2, XXIX, 1896 ; cf. A. Martini, *Manuelis Philae Carmina inedita*, dans les „Atti“ de l'Académie de Naples, XX (1900), et le jugement si dur dans l'„Encyclopaedia britannica“. Ensuite : Maas, dans la „Byz. Zeitschrift“, XII, p. 625 et suiv. ; C. von Holzinger, *ibid.*, XX, p. 384 et suiv. (Panégyrique) ; „Byz.-neugr. Jahrbücher“, IV, p. 51 et suiv. ; M. Gédéon, dans l'„Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια“, III (1883) ; Chrysanthé Loparev, *Le poète byzantin Manuel Philès pour l'histoire de la Bulgarie aux siècles XIII-IV* (en russe), Pétersbourg 1891. Voy, aussi la bibliographie dans Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 779-780.

attitude digne et d'une forme parfaite. En tête on doit placer Démètre Cydonès, le prince de ces épistolographes.

Parfois ses lettres ont un contenu réel, comme celle qui critique l'insensibilité des Vénitiens à l'égard du Péloponèse¹. Même sans cela elles attirent par l'élégance, bien qu'artificielle, de leur style². Mais une note de réalité perçue directement, de sens pour l'action libératrice distingue tous les écrits de Cydonès. Celui qui proteste contre les terreurs de la mort s'occupe du sort de Gallipolis, qu'on voulait rendre au Sultan Mourad, du danger où est Salonique, des conditions dans lesquelles, côte à côte avec les Latins, et pas avec les „Myses“ bulgares et les „Triballes“ serbes, on pourrait défendre l'Empire³. C'est un penseur politique, et peut-être la seul à cette époque.

A cette même catégorie des esprits libres appartient ce Manuel Chrysoloras, émissaire de son maître en Occident et destiné à finir à Constance, qui exposera à l'empereur

¹ Voy. Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 1213 et suiv.; Laurent, „Échos d'Orient“, 1931, p. 339 et suiv. (Correspondance); *Demetrii Cydonii de contemnenda morte oratio*, éd. Heinrich Deckelmann, Leipzig 1901 (cf. „Byz. Zeitschrift“, X, p. 659); Gius. Jorio, *L'epistolario di D. Cidone*, dans les „Studi italiani di filologia classica“, V (1897), pp. 257-286; Treu, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, p. 60; Lambros, *ibid.*, V, pp. 339-340; Jugie, dans les „Échos d'Orient“, 1928, p. 385 et suiv. (traduction de Thomas d'Aquin); *ibid.*, XVII, p. 97 et suiv.; Νέος Ἑλληνομνημῶν, I, p. 205 et suiv.; XIV; pp. 206-207; Cammelli, dans les „Byz.-neugr. Jahrbücher“, III, pp. 67 et suiv., 282 et suiv.; le même, *ibid.*, IV, p. 77 et suiv.; 1926, p. 48 et suiv.; „Studi bizantini“, II (1927), pp. 237-242; Cammelli, *Personaggi bizantini dei secoli XIV-XV attraverso le epistole di Demetrio Cidonio*, dans le „Bessarione“, XXIV; *Brevi notizie su Demetrio Cidonio, della vita e delle opere*, dans les „Studi italiani di filologia classica“, N. S., I (1930), pp. 140-165; Sykoutris, *ibid.*, V, p. 467 et suiv.; Mercati, *Notizie di Procoro e Demetrio Cidone, Manuele Calica et Teodoro Melitenioto*, Rome 1932. — Pour un poème d'Alexandre sur la base du Pseudo-Callisthène (ms. de 1388), Christensen, dans la „Byz. Zeitschrift“, VII, p. 366 et suiv.

² Lampros, Νέος Ἑλληνομνημῶν, I, pp. 207-208.

³ Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 976 et suiv., 1069 et suiv., 1213 et suiv.

Manuel ce qu'il a vu à Rome, qu'il glorifie, à Londres, à côté des splendeurs de sa Byzance à lui¹.

Maxime Planude, poète et traducteur du latin, langue qu'on comprend maintenant et à laquelle on s'intéresse, celui qui a repris Esope², essaiera même de ressusciter l'idylle dans son dialogue entre Cléodème et Thanyras, avec ses éléments de magie enfantine³. Autant par ses lettres, d'un ton si fier dans la misère politique et financière, que par le bel éloge funèbre de son frère Théodore, l'empereur Manuel se placera lui-même parmi les écrivains distingués de son époque⁴.

La veine satyrique des Voyages aux Enfers est exploitée encore par l'auteur du „Mazaris“, où il y a tant de réalité contemporaine. Le populaire Holobolos joue le rôle qui dans l'ouvrage du douzième siècle avait été attribué à Prodrôme⁵.

¹ *Ibid.*, CLVI, c. 24 et suiv.

² Lettres, éd. Treu (*Maximi Planudis Epistolae*), Breslau 1890; „Byz. Zeitschrift“, V, pp. 554-557 (rapports avec Boèce); Kougéas, *ibid.*, XVIII, p. 106 et suiv.; XIII, p. 414 et suiv. (épigrammes); Νέος Ἑλληνομνήμων, XV, p. 217 et suiv. (traductions du latin); Georges C. Keidel, dans l'„American Journal of Philology“, XXIV (1903), pp. 304-317.

³ A. Eberhard, *Fabulae romanenses*, I, Leipzig 1872, pp. 224-305; „Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft“, XXVIII¹, 187, p. 572; C. Riv. Holzinger, dans la „Zeitschrift für die österreichischen Gymnasien“, XLIV (1893), pp. 385-419. Voy. aussi J. Sturm, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, pp. 433-452. Le Paul Κήρυξ auquel est adressé le morceau ne peut pas être le consul génois de Caffa (voy. *ibid.*, pp. 451-452).

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CLVI. Voy. le mémoire de Berger de Xivrey, *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Manuel Paléologue*, dans les „Mémoires de l'Académie des Inscriptions“, XIX² (1853); Legrand, *Lettres de Manuel Paléologue*, I, Paris, 1893; Hase, dans les „Notes et extraits“, VIII², p. 292 et suiv. (discussion de Manuel avec un Musulman); Diehl, *L'Empire byzantin sous les Paléologues*, dans les *Études byzantines*, Paris 1905, pp. 217-240; Νέος Ἑλληνομνήμων, XIV, p. 321 et suiv. (des „Canons“ pour lui).

⁵ Papadopoulos-Kérameus, Ἱεροσ. Βιβλ., II, pp. 533-536; le même, *Ἀναλεκτα*, I, pp. 144-159.

On y sent le même esprit que dans les dialogues de „Hermippe“¹ et surtout ceux d'„Hermodote“ et de „Monoklès“ par Jean Katrarios². Interprète de Lucien et auteur d'une description de Péra génoise, poète à son heure, Alexios Makrembolitès appartient au même monde³.

Enfin c'est encore à l'époque des Paléologues du quatorzième siècle que Constantin Charménopoulos, Constantinopolitain, parent des Cantacuzènes, nomophylax de l'Empire († 1383), rédigea, à côté d'une défense de l'orthodoxie, son „Hexabiblos“, qui eut une si large diffusion, servant jusqu'aujourd'hui de code en Bessarabie⁴.

La grande histoire est représentée encore, comme nous l'avons déjà dit, par ce Georges Pachymère, qui n'avait que dix-neuf ans au moment où les siens revinrent à Constantinople, mais surtout par Jean Cantacuzène, auteur de magnifiques „Commentaires“, d'après ceux du César, d'une construction sûre et forte, employant une langue strictement disciplinée, que l'historiographie byzantine ne connaissait plus depuis longtemps⁵.

¹ „Byz. Zeitschrift“, V, p. 196 et suiv.

² *Io. Katrarii Hermodotus et Monocles, dialogi*, éd. Antoine Elter, Bonn 1898.

³ Éd. de Mazaris: Boissonade, *Anecdota*, III, pp. 112-186; Ellissen, *Analekten*, IV; Treu, *Mazaris und Holobolos*, dans la „Byz. Zeitschrift“, I, pp. 86-97; Lampros, *ibid.*, V, pp. 63-73; Dräseke, *Byzantinische Hadesfahrten*, dans les „Neue Jahrbücher für das klassische Altertum“, XXIX, pp. 343-366; Tozer, *Byzantine Satire*, dans le „Journal of Hellenic studies“, II, pp. 232-270. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, pp. 492-498. Cf. un Maxime Mazaris, auteur de canons, *Νέος Ἑλληνομνήμων*, V, p. 63 et suiv. Voy. aussi p. 218.

⁴ S. Ch. Sakellariadès, *Περὶ τοῦ ἐν Θεσσαλονίκῃ νομοφύλακος καὶ κριτοῦ Κ. Ἀρμενοπούλου*, Athènes 1916.

⁵ Voy. Parisot, *Jean Cantacuzène, homme d'État et historien*, Paris 1845; Heisenberg, *Aus der Geschichte und Litteratur der Palaiologenzeit*, Munich 1920; Dräseke, *Zu Johannes Kantakuzenos*, dans la „Byz. Zeitschrift“, IX (1900), p. 72 et suiv.; Ebersolt, *Mission archéologique à Constantinople*, p. 62 (un ms. de lui). Pour un autre Jean Cantacuzène, Gerola, dans le „Byzantion“, VI, p. 379 et suiv. Un Cantacuzène Solitarius, *Codices mosquenses* cités, p. 15. Sur le retour de Jean V à Constantinople (22 novembre 1355) et la prise d'habit de Jean VI (10 décembre), le *Νέος Ἑλληνομνήμων*,

C'est un homme fier jusqu'à l'orgueil, d'une descendance qu'il oppose aux Paléologues, usurpateurs après les Laskaris. Son propre avènement est présenté comme imposé par les circonstances, par les persécutions de ses ennemis, et non par la volonté divine, car sa foi chrétienne, bien réelle sans doute, ne se manifesterait que lorsqu'il revêtera l'habit du moine¹ pour combattre, en même temps que les hérésies contemporaines, l'islamisme menaçant². Prétendant ne vouloir que consigner des faits dans ses mémoires, il écrit en réalité une large et splendide oeuvre de justification pour un régime qui s'était effondré. Dans un style aussi savant que généralement intelligible, il a donné la meilleure oeuvre d'histoire qui eût été écrite à Byzance³.

Au contraire, le Paphlagonien, né à Héraclée, Nicéphore Grégoras, élève et commensal du patriarche Jean Glykys aussi bien que du grand logothète Théodore le Métochite, dont il élèvera ensuite les enfants, cleric appelé à la Cour d'Andronic II pour discuter théologie, chargé ensuite d'une mission en Serbie, puis devenu le moine Antoine à Notre Dame des Champs, en même temps que chartophylax, est un théologien de vocation et de passion, donnant des coups et les recevant pour la gloire du Seigneur, et aussi un astronome, car il a cherché à mieux fixer la date des Pâques et a exposé la façon dont il faut continuer l'astrolabe. Pto-

VII, p. 143; XIV, p. 403. — Pour le „Codinus“ sur les Cérémonies, compilation contemporaine, Ostrogorsky-Stein, dans le „Byzantion“, VII, p. 185 et suiv.; Diehl, dans la „Revue des études grecques“, 1903, p. 28 et suiv.

¹ Il attaque Barlaam, mais aussi tout ce monde de moines goulus et buveurs; III, pp. 173-175. Il avait visité l'Athos pour demander des prières; *ibid.*, p. 176. — Voulant se faire moine et s'établissant au Vatopédi, il en est empêché par l'empereur; *ibid.*, pp. 177-179. Sa condamnation de Grégoras. *ibid.*, pp. 181-182.

² Dialogue entre Semseddin d'Ispahan et le moine Mélétiós; Migne, *Patr. Gr.*, CLIV, c. 372 et suiv.

³ Sur sa mort, *ibid.*, CLVII, c. 25.

⁴ Ἐμοὶ δὲ εἰς νόμος ἐκ παντὸς τρόπου τὰ συναίσοντα ἐμοὶ ζητεῖν.

lémée l'intéresse autant que les philosophes, et il s'occupe aussi des Songes ; les sciences naturelles le séduisent aussi. La rhétorique le charme et il sait faire des vers ¹. Ses lettres montrent un esprit curieux, que tout peut attirer et retenir. Mais les éloges qu'il décerne à ses correspondants sans distinction ne montrent pas un esprit honnête et franc : on se sent dégoûté par ses flagorneries où on ne trouve une note de sincérité, d'humanité même que lorsqu'il s'oublie à raconter son voyage, en Serbie pour préparer le mariage royal, ses randonnées à travers les champs sur les rives du Strymon, qu'il n'oublie pas de recommander de toute la force de sa rhétorique. Lorsqu'il est question de la lune, il ne manque pas d'en fixer exactement la position par rapport au „second excentrique terrestre“ et il appelle des „Mysiens“ les malheureux paysans bulgares qu'il a trouvés sur son chemin et qui remplissaient la fonction de gardiens des défilés, et alors il décrit aussi le village de Stroumitza, dont l'église ne connaît malheureusement pas les beaux chants rythmés ². Il n'a que du mépris pour ceux des enfants qui conduisent leurs troupeaux. Les dames seules finissent pas le gagner. Mais l'historien trouve des accents touchants lorsqu'il décrit la douleur, pour l'agonie de son mari, Jean Paléologue, de la Césarissa, belle-mère du „roi des Triballes“, qui est, avant tout, pour lui, la fille de son précepteur et protecteur Théodore le Métochite. Partout ailleurs, faute de réalité, les souvenirs de l'antiquité font tous les frais.

Son oeuvre d'histoire, très étendue, qui commence en 1261, est le fruit des loisirs de prisonnier que lui avait imposés ce Cantacuzène dont il a l'impartialité de faire l'éloge

¹ Voy. aussi sa biographie par M. Guiland la à tête de la *Correspondance* (Paris 1927) et dans l'*Essai sur Nicéphore Grégoras, L'homme et l'oeuvre*, Paris 1926.

² Le passage (p. 41) est mal traduit par M. Guiland. Grégoras dit qu'ils ne sont pas capables de cette harmonie qu'on trouve chez les Demi-Lydiens et Demi-Phrygiens, cependant des demi-barbares eux-mêmes.

comme penseur et même comme honnête homme¹. Esprit curieux, mais confus, il y mêle tous ses souvenirs dans tous les domaines. Le sens d'harmonie dans l'échafaudage, la dignité de la forme, qui distinguent si avantagement son maître et rival, lui manquent trop.

À côté toute espèce de questions sont traitées par Grégoras dans ses dialogues : Réfutation, Philomate, Florentius².

En face de la chronique en vers d'Éphrem (jusqu'en 1261), qui est une oeuvre bien modeste³, l'Histoire ecclésiastique mise ensemble par Nicéphore Calliste Xanthopoulos se présente comme le premier ouvrage de ce genre essayé après Évagrius⁴.

La préface, qui fait l'éloge, coutumier, de l'empereur, ne concorde guère avec le sujet ; l'auteur décrit la beauté physique du maître, et les notes anciennes s'accumulent pour en faire ressortir les qualités ; à peine à la fin quelques lignes montrent le chrétien. Il fait la critique de ses prédécesseurs, d'Eusèbe à Évagrius, sans oublier les historiens perdus, Théodore le lecteur, Basile de Cilicie. Ils ont eu tort de ne pas comprendre dans leurs ouvrages tout le passé de l'Église jusqu'à leur époque, mais lui-même déclare ne pas vouloir pousser plus loin que le schisme de Photius. Tout en objectant que ses prédécesseurs ont mêlé dans leurs écrits assez d'histoire profane, il n'en agira pas autrement, plaçant

¹ Aussi celui de Georges de Chypre ; I, p. 155.

² Guiland, *Essai*, p. 163 et suiv. Voy. C. E. Ruelle, *Nicéphore Grégoras*, dans la „Revue des études grecques“, 1895, pp. 251-255 ; Terzachi, dans les „Studi italiani di filologia classica“, XII (1904), pp. 181-217 ; Dräseke, dans la „Byz. Zeitschrift“, X, p. 106 et suiv. (ses rapports avec Jean Cantacuzène) ; Mercati, dans le „Bessarione“, 1918 ; Ostrogorsky, dans la „Deutsche Literaturzeitung“ 1925, c. 1677-1701.

³ Ἐφραμίμου Χρόνικον, éd. de Bonn, et Migne, *Patr. Gr.*, CXLIII. Cf. Souarn, dans les „Échos d'Orient“, I, p. 113 et suiv. Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, I, p. 390 et suiv.

⁴ Migne, *Patr. Gr.*, CXLVI CXLVII. Cf. Bidez et Parmentier, *De la place de Nicéphore Callistos Xanthopoulos dans la tradition mss. d'Évagrius*, dans la „Revue de l'Instruction Publique en Belgique“, XL³ (1897) ; Papadopoulos-Kérameus, dans le „Byzantion“, V, p. 357 et suiv. (poésies).

l'idylle du Christ dans le cadre de l'histoire contemporaine. A chaque pas il y aura la confrontation et l'interprétation des textes. C'est de la religion pour les plus distingués et plus prétentieux parmi les savants. Les paraboles de Jésus sont soumises à une vraie analyse de critique littéraire et le drame sacré présenté comme une série d'épisodes de l'histoire courante ; ce qui intéresse plutôt l'auteur c'est d'expliquer la Résurrection ; aucune genuflection, aucun cri de la passion indignée du chrétien. Il y a même un portrait physique du Seigneur qui est tout à fait curieux, insistant sur ce qu'il ressemblait à s'y méprendre avec la Vierge Marie. On le voit faire l'éloge de Trajan le persécuteur, et les hérésies l'intéressent sous le rapport des idées. On voit partout le curieux de livres ¹.

Quant à Éphrem, l'historien en vers des Césars vers 1313 résume dans sa forme, correcte, mais plate, les anciennes chroniques. Son récit devient plus ample avec les Comnènes, sans offrir du nouveau même pour l'époque de la restauration grecque. Il est plus original en versifiant une histoire des patriarches de Constantinople ².

Parmi les petits historiens de l'époque il faut ranger cet Alexios Makrembolitès qui décrit le conflit byzantino-génois de 1348 ³. Et on a, d'André Libadénos, qui vivait à Trébizonde vers la moitié du quatorzième siècle, une *Περιγηγητική Ἱστορία*, une description de l'Arménie, une profession de foi, des lettres et des poésies ⁴.

Le peuple lit, bien entendu, d'autres ouvrages. Ainsi

¹ Migne, *Patr. Gr.*, CXLV.

² Cf. Krumbacher, *Byz. Litt.*, p. 390 et suiv. Il y a de l'histoire aussi dans les lettres de l'empereur Manuel ; éd. Migne, *Patr. Gr.*, CLVI, p. 91 et suiv., et éd. citée de Berger de Xivrey.

³ Papadopoulos-Kérameus, *Ἀναλέκτα*, Pétersbourg 1891.

⁴ Bănescu, dans la *Βυζαντις*, II (1912), pp. 257-295. Cf. Heisenberg, dans la „*Byz. Zeitschrift*“, XXII, p. 542. Voy. plus haut, p. 214.

l'histoire, racontée dans des vers aussi courts qu'ennuyeux, du „très-illustre et très-sage vieillard“ que ses fils veulent vendre à Constantinople. Elle appartient, par les épithètes données à la „grande Byzantion“, à „la grande Polis, illustre et trois fois heureuse création de Constantin-le-Grand“, aussi bien que par les dignitaires impériaux qui y sont mentionnés (le mésazon, le logothète), environ à cette époque. On s'amusait aussi à présenter sous la forme de dialogues dans la langue comprise par tout le monde des discussions d'une philosophie commune, comme celle entre le Malheur et le Bonheur¹. Le langage est familier, plein de termes usuels: la vie actuelle s'y mire avec sa façon de penser et de parler. On y sent ce peuple de Byzance qui à travers les siècles a si peu changé de caractère, de sorte qu'on ne peut pas assigner une date à un écrit de cette façon. Avec le don de personnifier les notions abstraites, qui correspond aux procédés littéraires de l'Occident dès le treizième siècle surtout, on en arrive, par ces poupées habilement manoeuvrées, à échafauder tout une petite comédie de moeurs. Certains éléments renvoient même aux contes populaires

Le genre des allégories avait déjà paru. Celle de l'âne, du loup et du renard, parlant de Léon-le-Sage et de la Lombardie, est rédigée dans des termes qui font penser au treizième siècle². Dans un autre apologue, les animaux se rassemblent le 15 septembre 1364³: „les Rhomées“ étant à côté des „Francs“⁴, il faut en chercher peut-être la patrie en Crète ou en Chypre. Du reste, la dernière forme du Poulologue, avec ses Sarrasins⁵, renvoie à une époque plus ancienne: c'est un des meilleurs morceaux, dans une forme choisie. Il est question de Francs et de chevaliers, de Φράγκισσαι et des

¹ Lampros, Νέος Ἑλληνομνήμων, III, p. 402 et suiv.

² Wagner, *Carmina*, p. 124 et suiv.

³ *Ibid.*, p. 141.

⁴ *Ibid.*, p. 158.

⁵ *Ibid.*, p. 181. On y trouve cependant le Φράγκος με τό καππούτζιν (capuce); *ibid.*, p. 183.

Hospitaliers, les φρέρεις, dans la Zagora des Bulgares et des Vlaques (ἐκ τῆς Ζαγοράς Βούργαροι εἴτε Βλάχοι)¹, les Tatars étant placés à côté de ces Bulgares (βουργαροαναθρέμμενοι), et la Tartarie en face de la „Romanie“².

Dans ce siècle savant on ne méprisait pas non plus de recourir au rythme sautillant, d'une si sympathique vivacité, de la chanson populaire, pour chanter, comme le fait, vers 1350, Marc Angélos, l'amour,³ dont le poète s'évertue à trouver l'origine³.

¹ *Ibid.*, p. 186. Mention de Nicée, p. 187, de la Zagora (à l'époque de Muntaner), p. 193. Cf. *ibid.*, p. 194. Sur le „Méliténiote“, autre poème allégorique, Miller, *Poème allégorique de Méliténiote*, Paris 1858.

² Wagner, ouvr. cité, p. 197.

³ Cf. Wagner, Ἀλφάθητος τῆς ἀγάπης, Leipzig 1879; Festa, dans „Atene e Roma“, I (1899), p. 223 et suiv.; Hesselring et Pernot, Ἐρωτοπαίγνια, et Koukoulès, dans la Λαογραφία, III, 3.